

Alors, pourquoi éprouvait-elle cette sensation de détresse qui devenait une angoisse aiguë, maintenant qu'elle était seule?...

Elle se rapprocha de la fenêtre ouverte sur la nuit. Au loin, la mer heurtait les galets, au pied de la falaise. Des étoiles tremblaient dans l'immensité paisible.

Les lèvres d'Anne articulèrent désespérément, tout bas :

—Comme c'est triste, la vie!

Mais il n'y avait pas de larmes dans ses belles prunelles noires. Depuis si longtemps, Anne connaissait la vanité des pleurs!... Immobile, elle demeura dans la nuit, les mains jointes sur l'appui de la fenêtre. Elle songeait, clairvoyante, comme toujours, sur ce qui se passait en elle :

—Je suis triste non pas seulement parce que je perds un peu mon enfant, mais parce que je regrette pour moi ce bonheur qu'elle connaît et qui m'a été refusé...

Sans pitié, elle précisait l'impression confuse.

—Je lui ai dit ce que me conseillaient la prudence, la misérable sagesse humaine... Mais même la pauvreté, pour ne pas vivre seule... pour avoir et donner une affection plus précieuse que tout au monde...

Les mains d'Anne de Broye tremblaient un peu, tant l'obscur émotion la bouleversait. A l'âge de Simone, quand un dévouement maternel pesait sur elle lourdement, elle avait eu des heures de révolte que nul n'avait connues. Elle aussi avait passionnément désiré la joie des épouses et des mères que la destinée lui refusait... Et voici que ce soir, parce qu'elle avait senti le frôlement du jeune bonheur de Simone, tous les âpres regrets de ses vingt ans ressuscitaient en elle comme des oiseaux tristes qui voletaient étroitement autour d'elle pour l'enserrer dans le cercle douloureux de sa vie solitaire... Quand son père lui serait enlevé, Simone partie, ses frères au loin, oui, elle serait seule, bien seule pour finir son chemin à travers la vie...

Oh! Simone avait raison de vouloir son foyer à elle, si humble dût-il être! Auprès de l'isolement parmi la foule des êtres, l'épreuve supportée à deux était encore un paradis!...

Anne ne pouvait sécher les larmes amoncelées enfin sous ses paupières et qui, lentement, glissaient sur son visage pâli... Mais quand elle en sentit l'amertume sur ses lèvres, un léger frisson la secoua. D'un impérieux effort, elle se ressaisit, tandis que sa bouche frémissante murmurait :

—A quoi bon tous ces regrets?... Je ne m'appartiens pas... Je ne dois vivre que pour les autres.

De toute son âme, elle avait accepté, elle acceptait qu'il en fût ainsi; mais elle ne pouvait empêcher qu'à cette heure, son pauvre cœur de femme ne tressaillît encore d'un regret éperdu...

### III.

Le train qui arrivait de Mers entra en gare d'Amiens et, à travers la vitre du wagon, Simone reconnut, sur le quai, très grande et forte, haute en couleurs sous ses

bandeaux gris, sa marraine elle-même qui venait la cueillir au passage, Anne continuant son voyage vers Paris, Jean, qui était aussi dans les bonnes grâces de Mme Dalbigny, devait demeurer jusqu'au lendemain dans la ville picarde et ramener Simone jusqu'à Paris.

Ouvrant la portière, il sauta à terre et prit le sac de voyage de sa sœur, tandis que celle-ci embrassait Anne comme si elles eussent dû demeurer séparées des mois et des mois.

—Voyons, voyons, chérie, lui dit cette dernière, il faut descendre, nous n'avons qu'un instant. Je vais te conduire à ta marraine. Vois, Jean l'a déjà rejointe.

Simone, après un dernier baiser à Anne, se décida à descendre sur le quai et vint, avec son joli sourire, au devant de Mme Dalbigny, qui s'exclamait d'une voix haute :

—Ah! ah! te voilà enfin, petite. Où donc étais-tu cachée?... Que tu es fraîche! Anne, ma chère, je vous fais compliment de cette petite. Elle a bien oublié d'être laide!

—Chère madame, mon amour-propre maternel vous remercie. Alors, jusqu'à demain, je vous abandonne cette enfant que son frère me ramènera.

—Soyez tranquille, ma chère, on en aura soin.

Un employé criait : En voiture pour Paris!

Vivement, Anne serra la main de Mme Dalbigny, embrassa Simone avec un rapide : " Bonne chance! " et se dirigea vers son wagon, suivie par les regards d'envie de Simone qui acceptait, sans enthousiasme, son bref séjour auprès de sa marraine. La pensée la hantait de la difficile victoire qu'il allait falloir remporter.

Heureusement, Mme Dalbigny avait l'air de charmante humeur. Tout en sortant de la gare d'un pas lent, elle interrogeait la jeune fille sur son séjour à Mers, parlait copieusement de sa santé et, en fin de compte, annonçait à Simone que, le soir même, elle la ferait dîner avec quelques amis de choix. Elle répéta " de choix " avec un clignement d'yeux si plein de sous-entendus, que Simone en fut un peu saisie.

—Marraine, je suis bien fâchée de n'avoir pas su que vous auriez du monde, car je n'ai que ma robe de voyage, dit-elle d'un ton d'excuse.

—Vraiment? Ah! C'est fâcheux! C'est fâcheux! Tu n'as pas un corsage clair?

—Si, marraine.

—Eh bien, tu le mettras. Je t'excuserai auprès de nos hôtes. Et puis, tu as la chance d'avoir reçu du ciel une figure qui est encore la meilleure parure! Tu n'as pas le droit de t'en glorifier, mais tu peux en être satisfaite... Voyons, raconte-moi ce que tu as fait cet été?

Ce qu'elle avait fait! Le cœur de Simone se prit à battre à larges coups. Était-ce le moment de parler?... Mais comment livrer son cher secret dans cette rue banale où des passants les coudoyaient, où Mme Dalbigny s'arrêtait pour examiner les étalages des marchands de fruits, cherchant du raisin à sa convenance pour le dîner du soir?... Et Simone n'aborda que des sujets indifférents. Jamais plus elle n'avait compris comment avec Mme Dalbigny, il fallait choisir l'heure.